

Écrivains : de joyeux lurons aux espoirs aussi hauts qu'un gratte-ciel

Le Graal dans l'édition, c'est d'être publié dans une maison d'édition respectable ni à compte d'auteur, encore moins sur Amazon. Certes, ils sont légions à voir leur manuscrit refusé, et par paresse souvent, ou par urgence, se précipitent tels les figurants de la littérature. Ils ne risquent pas pour la plupart d'en devenir les acteurs. Il faut choisir. Quant au Graal, on finit par l'oublier, on veut tout, le beurre, l'argent du beurre, la fermière et sa ferme. Par Gilles Paris.

PUBLIÉ LE :

16/05/2022 à 13:04



Sur la ligne de départ, une bonne centaine d'écrivains, d'auteurs en herbe, de vedette de la télévision, du sport, de témoignages où tout se dit, du pire au meilleur. Bien sûr, il faut du souffle et de l'abnégation pour tenir une course sur les trois mois de parution, qui à eux déterminent ou non le succès d'un livre. Les blogs mènent le bal dès la parution, voir en amont. Ils sont si nombreux, si volatiles, qu'on ignore encore leur impact, quels que soient leurs *followers*. L'auteur est satisfait, l'écrivain ronge son frein. C'est le national qu'il attend.

Attachées de presse débordées et sans réponses pour la plupart du temps, que dire à leurs poulains sinon qu'elles sont aux taquets, même si les élections présidentielles, et l'Ukraine sont des excuses faciles qu'on avale comme un œuf mollet. La vérité c'est que les libraires peinent à faire revenir leurs clients, que les rencontres se raréfient, même à trente-cinq mille cas de Covid, les vacances approchant, personne ne souhaite être contaminé par un écrivain, encore moins par son voisin de chaise.

Service d'accueil

Dans les salons de livre, cet antre de la littérature populaire, les queues s'allongent pour Douglas Kennedy, Virginie Grimaldi, et Melissa da Costa. Une journaliste littéraire dit à propos de ces deux dernières : « *Il ne s'agit pas de littérature.* » Certes, mais nous bavons tous devant ces files d'attente, comme un film de Tex Avery. Sur nos réseaux sociaux, nous clamons la rencontre avec les lecteurs, tandis qu'entre nous, nous les subissons souvent.

Les « *je n'avais jamais entendu parler de vous* », « *à quelle heure revient votre voisin* », « *j'ai un manuscrit, vous qui connaissez du monde dans l'édition* », « *Vous savez où sont les toilettes ?* ». Parfois un seul justifie notre présence, il a lu l'Obs, ou vous a repéré sur Instagram. Il vous a entendu à la radio, mais il ne sait plus quand. Ou il a vu une publicité vous concernant, un article, oui, mais où ?

Mystère. Il vous fait parler de tous vos livres, en choisit un ou deux, quand il ne vous ignore pas pour récidiver chez votre voisine.

Les écrivains sont tout sourire, dents en avant, prêtes à mordiller. Il faut dire que les écrivains sont joueurs. Et prêt à tout ou presque pour vendre leur livre. Quitte à repérer la couleur d'une robe ou un bijou scintillant du meilleur effet. Comme rien est dit dans l'édition, tout est dit ? On ravale sa fierté, son ego, les « *jamais entendu parler de Ma vie de Courgette* ».

Le succès fait du bien, mais il est éphémère. Chacun le récupère à son escent. Il y a la cour des grands, ces figures tutélaires de l'édition, nous avons nos Meryl Streep et nos Jake Gyllenhaal, même s'il faut être moins regardant qu'aux Oscars. Ils se prêtent aux exercices de la promotion avec grâce et caractère, ce sont des *Beautiful people* que nous observons avec envie.

Un jour peut-être nous prendrons leur place. Qui sait ?

Solène Bakowski me demandait si au neuvième livre nous pouvions pulvériser les ventes. Bien sûr, tout est possible, tout et rien. L'édition pardonne de moins en moins l'échec, le peu de livres vendus, tout se voit sur GFK, des auteurs autrefois dotés de maisons d'édition prestigieuses, sont au banc de l'édition et ne trouvent plus d'acquéreurs. Le milieu s'intéresse aux premiers romans, se fiche éperdument du second. À quand un Goncourt du deuxième livre ? Le milieu s'extasie du succès qui dope les équipes, tout en regardant de biais celui ou celle qui promettait pourtant. L'humanité se défait de ses oripeaux et déserte les couloirs éclairés aux néons.

Les grands groupes jouent aux chaises musicales au mépris de l'équilibre précaire de leur maison. Le milieu serait-il devenu un vaste Monopoly où l'on rachète l'avenue de la Paix, au profit des postes retenus par une épée de Damoclès. Ou seront les attachées de presse et les éditeurs de demain ? À ce jeu les écrivains seront

malmenés comme un parc d'attractions où les montagnes russes seront leur plus doux supplice.



Gilles PARIS © Celine NIESZAWER

Désespoirs, des espoirs ?

Si les auteurs sont un genre à part, moins exposés que les acteurs par exemple, regardez Patrick Modiano aux jardins du Luxembourg, personne ne songera à lui demander un autographe ou un selfie. Dans les salons du livre ou en librairie sans doute. Méfiez-vous de l'eau qui dort. Les écrivains savent être plus solidaires qu'on ne le croit, malgré leur différence, leur ego, leur chemin plus chaotique que leur sourire de façade. C'est dans l'épreuve qu'on se rassemble, qu'on se renseigne, qu'on se reconnaît.

Certains d'entre eux restent généreux quoi qu'il arrive, Lorraine Fouchet, Grégoire Delacourt, Olivier Adam, Sylvie Le Bihan, pour ne citer qu'eux. Ils aiment parler des livres des autres, suffisamment

rare dans l'édition pour être souligné. Au fond chaque écrivain est sur le qui-vive, en attente d'un article, d'une émission, d'une reconnaissance. On se retrouve sur la liste d'un grand prix, chassés de la seconde, chacun vous dira que c'était formidable d'être dans la première, tandis que le sourire de l'écrivain est un peu crispé. Certes. Mais bon, avoir le Prix c'est mieux quand même.

Pourquoi tout est devenu si petit ? Un petit café, un petit article, une petite apparition ?

On veut du cinémascope, crouler sous les applaudissements, remercier son père et sa mère, puis son éditeur, avoir la gorge sèche et les larmes au bord des yeux. Un écrivain, c'est émotif. Ça pleure facilement. Ça grogne aussi. La terre tout entière est responsable du peu d'articles, la faute à l'attachée de presse, à l'Ukraine. Mais bon, d'autres savent se remettre en question, ce n'est pas donné à tout le monde. N'importe quel libraire dira : « *Il ne faut pas publier de romans l'année des élections présidentielles.* » Ah bon, mais pourquoi je l'apprends après avoir publié ?

Pas grave. L'essentiel est bien d'avoir un livre en librairie. Des espoirs d'articles et d'émissions. Peut-être des traductions. Et qui sait, un film avec des acteurs américains adapté du roman en cours. Spielberg ? Les écrivains sont de joyeux lurons avec des espoirs aussi hauts qu'un gratte-ciel.

Gilles Paris vient de faire paraître *Le bal des cendres*, chez Plon.

crédits photo : Matthew Henry/Unsplash